125. Val-Richer Dimanche, 9 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Discours du for intérieur, Histoire (France), Politique (France), Portrait (Dorothée), Relation François-Dorothée

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-09-09
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitLa pluie a cessé. Le soleil se lève très beau.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°162/192-193

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 381, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/456-461

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1512?context=pdf

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°125 Dimanche 9 sept., 7 heures

La pluie a cessé. Le soleil se lève très beau. Je ne puis souffrir ces brusques alternatives. Je veux avoir devant moi un long temps égal, uniforme. J'ai toujours trouvé le bonheur ancien supérieur, au bonheur nouveau. Ce qui me plaît vraiment ne s'use jamais pour moi. J'y découvre au contraire chaque jour un nouveau mérite et un nouveau plaisir. Je me rappelle l'été de 1811 de la grande comète. Le soleil a été plus de deux mois brillant et chaud, sans interruption. Tout le monde en était las. J'en étais de plus en plus ravi. Et quand la pluie, le ciel sombre sont revenus, j'ai été triste comme d'une décadence, comme d'un deuil. Tout ce qui passe est si court, dit St Augustin. Comment l'abréger encore par la mobilité de nos désirs ?
Ne prenez pas ceci pour une personnalité. Je ne vous trouve point mobile du tout. Vos impressions du moment de la surface sont mobiles ; mais le fond de votre âme est très solide parce qu'il est très profond. C'est par la profondeur de vos sentiments que vous m'avez frappé et touché. Je pense à Marie. Faites y attention. Il y a à parier que la princesse de Schönburg a raison. C'est trop étrange. dès que vous aurez Lady Granville, tenez conseil. Et si la délibération du conseil est conforme à l'avis de la petite Princesse ayez sans doute tous les ménagements possibles ; mais ne tardez pas trop à prendre une résolution. Vous ne pouvez en conscience charger de plus votre vie d'une folle. Pauvre enfant ! J'espère encore qu'il n'en sera rien. Mais s'il y a quelque chose, ce n'est pas près de vous qu'elle se guérira. Elle y manque à la fois de sérénité et de mouvement. Elle s'agite et s'ennuie. Mauvaise condition à tout âge, encore plus dans la jeunesse.
Je suis charmé que Lady Holland, Lady Granville. et tout ce monde dont vous me parlez reviennent. Cela vous distraira l'une et l'autre, et l'une de l'autre. Que devient l'affaire du Roi de Hanovre ? Est-ce que celle-là s'en ira aussi en fumée comme les autres ? Que veut dire cette apathie, cette impuissance universelle ! Est-ce un monde fatigué qui se remet, ou un monde usé qui s'affaisse ? J'ai cru. je crois toujours à la première explication. Mais il faut de temps en temps quelque grand événement, quelque voix bien haute pour secouer cette torpeur, et interrompre la prescription de la vie. Rien ne paraît.
Je ris de moi-même en écrivant cela. Que la préoccupation de l'égoïsme est forte ! Il y a à peine huit ans que nous avons ébranlé le monde. Il n'y a pas trois ans que nous sommes sortis, nous autres Français d'une lutte intérieure terrible qui a duré cinq ans. Et nous nous plaignons de l'apathie ! Nous trouvons l'entracte bien long ? S'il m'arrive d'oublier ainsi les choses, à cause de moi, de ne pas juger mes impressions et mes désirs personnels, rappelez-moi à l'ordre, je vous prie. Je veux surtout être juste et sensé.

9. 1/2
Cela ne se peut pas. Il ne peut pas y avoir une phrase froide, ni à la fin, ni au commencement, ni nulle part. Je vous ai écrit très triste, très jaloux, mais triste, mais jaloux par une tendresse infinie, insatiable, désolée de ne pas tout pouvoir, de ne pas tout avoir. Que mes paroles sentissent l'effort ; qu'elles fussent pénibles, raides, cela se peut ; mais ce que vous dites est impossible. Je veux savoir qu'elle est cette phrase. Je suis sûr que vous vous êtes trompée. Je ne l'en efface pas moins

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1512?context=pdf

puisqu’elle vous a affligée. Il m’arrivera peut-être encore de vous affliger. Quand il m’en viendra du chagrin de vous, je ne vous promets pas de ne pas vous en rendre. Mais jamais ce chagrin-là, jamais. N’est-ce pas que vous ne l’avez plus, que vous n’y pensez plus, que vous n’avez plus froid ? Dites-le moi ; redites. le moi. Que d’Adieux. Je ne vous ai jamais plus aimée qu’en vous écrivant, cette lettre. Adieu dearest, adieu. G.
Quand je dis que je ne vous ai jamais plus aimée qu’en vous écrivant cette lettre ce n’est pas de celle-ci, c’est de l’autre que je parle, de celle où vous dites qu’il y a une mauvaise phrase. Renvoyez-moi la phrase. Je l’ai sur le cœur, mais je n’y crois pas.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 125. Val-Richer Dimanche, 9 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-09.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1512

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 9 septembre 1838
Heure7 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

n° 125 Dimanche 9 Sept^bre — 7 heures

116

La pluie a cessé. Le Soleil se lève très beau. Je ne puis souffrir les brusques alternatives. Je veux avoir devant moi un long temps égal, uniforme. J'ai toujours trouvé le bonheur ancien supérieur au bonheur nouveau. Ce qui me plaît vraiment ne l'est jamais pour moi. J'y découvre au contraire chaque jour un nouveau mérite et un nouveau plaisir. Je me rappelle l'été de 1811, de la grande comète. Le Soleil a été, plus de deux mois, brillant et chaud, sans interruption. Tout le monde en était las. J'en étais de plus en plus ravi. Et quand la pluie, le ciel sombre sont revenus, j'ai été triste comme d'une désobéissance, comme d'un deuil. Tout ce qui passe est si court, dit S^t Augustin. Comment l'abrégerai-je encore par la mobilité de mes désirs? Ne prenez pas ceci pour une petitesse. Je ne vous trouve point mobile du tout. Vos impressions du moment, de la surface, sont mobiles; mais le fond de votre âme est très solide par ce qu'il est très profond. C'est pour la profondeur de vos sentiments que vous m'avez frappé et touché.

Je pense à Marie. Faites y attention. Il y a à parier que la princesse de Schönburg a raison. C'est trop étrange. Dès que vous aurez Lady Jersey ville, tenez conseil. Et si la délibération du conseil est conforme à l'avis de la petite

Princesse, ayez sans doute tous les ménagements possibles ; mais ne tardez pas trop à prendre une résolution. Vous ne pouvez en conscience charger de plus votre vie d'une folle. Pauvre enfant ! Dieu veuille encore qu'il n'en sorte rien. Mais s'il y a quelque chose, ce n'est pas près de vous qu'elle se guérira. Elle y manque à la fois de sérénité et de mouvement. Elle s'agite et s'ennuie. Mauvaise condition à tout âge, encore plus dans la jeunesse. Je suis charmé que Lady Holland, Lady Granville et tout le monde dont vous me parlez reviennent. Cela vous distraira l'une et l'autre et l'une de l'autre.

Que devient l'affaire du Roi de Hanovre ? Est-ce que celle-là s'en ira aussi en fumée comme les autres ? Que veut dire cette apathie cette impuissance universelle ? Est-ce un monde fatigué qui se retire ou un monde usé qui s'affaisse ? J'ai cru, je crois toujours à la première explication. Mais il faut de temps en temps quelque grand événement, quelque cri bien haut pour secouer cette torpeur et interrompre la prescription de la vie. Rien ne paraît. Je ris de moi-même en écrivant cela. Que la préoccupation de l'égoïsme est folle ! Il y a à peine huit ans que nous avons ébranlé le monde. Il n'y a pas trois ans que nous sommes sortis, nous autres Français, d'une lutte intérieure terrible qui a duré cinq ans. Et nous voilà plaignons de l'apathie ! Pour bienvenus soient-ils bien vite ! Il m'arrive d'oublier ainsi les choses, à cause de moi, de ne pas juger mes impressions et mes devoirs personnels, rappelez-moi à l'ordre, je vous prie. Je veux surtout

être juste et doux.

9 h ½.

Cela ne se peut pas. Il ne peut pas y avoir une phrase froide, ni à la fin, ni au commencement, ni nulle part. Je vous ai écrit très triste, très jaloux mais triste, mais jaloux par une tendresse infinie, insatiable, désolée de ne pas tout pouvoir, de ne pas tout avoir. Que vous parle-t-il sentiment l'effort ; quelle fausseté pénible, vaine, cela se peut, mais ce que vous dites est impossible. Je veux savoir quelle est cette phrase. Je sais seul que vous vous êtes trompé. Je ne l'en effacerai pas moins puisqu'elle vous a affligé. Il m'arrivera peut-être encore de vous affliger. Quand il me viendra du chagrin de vous, je ne vous promets pas de ne pas vous en vouloir. Mais jamais le chagrin là, jamais. Est-ce parce que vous ne m'aimez plus, que vous ne me pensez plus, que vous m'aimez plus froid ? Dites-le moi ; écrivez-le moi. Ah d'Haussez ! Je ne vous ai jamais plus aimée que vous écriviez cette lettre. Adieu, cher ami, adieu.

Quand je dis que je ne vous ai jamais plus aimée que vous écriviez cette lettre, ce n'est pas de celle-ci, c'est de l'autre que je parle, de celle où vous dites qu'il y a une mauvaise phrase. Renvoyez-moi la phrase. Je l'ai sur le cœur, mais je n'y crois pas.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1512?context=pdf